

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MODES

Elle est ouverte cette fameuse Exposition dont on a tant parlé, mais que de choses inachevées !

Je laisse à d'autres plumes que la mienne le plaisir de vous diriger à travers les industries et inventions nouvelles. Je me réserve le côté modes, et là nous aurons certes à glaner, car nos grands couturiers



4887

Chapeaux de fillettes et d'enfants de Mademoiselle Hélène, 20, rue des Pyramides.



exposent ; puis les travaux de fantaisie, les tapisseries, etc. ; quelle mine de richesses pour les travailleuses !

J'ai grande hâte de voir quels sont les nouveaux travaux, les nouvelles tapisseries et les fantaisies dont nous pourrions nous inspirer pour nos futures annexes et nos albums. Mais il nous faut attendre : ce n'est pas notre bon vouloir qui fait défaut, mais bien nos exposants qui ne sont pas tout à fait prêts. Donc reprenons nos causeries sur les modes et, *pour commencer, parlons du déshabillé qui devient de plus en plus élégant et d'une coquetterie simple, néanmoins.*

Ceux que nous venons de voir sont en surah et batiste de couleur, ou tout en batiste unie et à bouquets Pompadour.

L'un appelé *Hortense* est en batiste vieux rose et se compose d'une grande blouse posée sur un dessous en taffetas. L'encolure serrée par des fronces ; ensuite l'étoffe se développe en bouillon jusqu'au-dessous de la poitrine où d'autres fronces diminuent l'ampleur, fronces arrêtées sur une étroite ceinture ; de là, la blouse qui est garnie de trois falbalas tombe droite. Une large ceinture entoure le buste au-dessous de la poitrine, les deux pans frangés se nouent d'un simple lien à gauche. La manche est courte, composée d'un seul gros bouillon, et, si on le veut, elle est complétée par un bas de manche plat ouvert extérieurement ; avec la manche courte, on porte une longue mitaine en peau de Suède. On porte aussi la mitaine en soie et en fil d'Ecosse à jour — cette dernière blanche — *quoiqu'elle soit moins élégante.*

Ce n'est pas la première fois que nous voyons le déshabillé avec la manche courte. Nous ne vous en avions pas parlé, bien que nous nous fassions une règle de vous signaler toutes les nouveautés, parce que nous attendions que la saison lui fut propice ; et quoique le soleil semble de vilaine humeur et se cache sous un triste voile gris, nous nous décidons à vous parler de cette mode renouvelée du Directoire et de moins loin, que jeune femme et jeune fille adopteront, dit-on, cet été à la campagne. Vous pensez bien qu'elles ne courront ainsi ni les champs, ni les plages ; mais pour la vie de château, les promenades dans le parc, la manche courte est acceptée. C'est de la haute élégance qui ne sied pas à l'hôtel garni, fût-il le mieux fréquenté. Il faut être *chez soi pour porter certaines façons.*

Un second déshabillé en surah uni et Pompadour fond crème, a le dessous en taffetas garni de trois volants de dentelle rabattant l'un sur l'autre. Lés de derrière et pli Watteau en Pompadour ; le devant a une draperie-blouse eu uni pincée à l'épaule gauche par un nœud en ruban dont les bouts taillés en cornes s'élancent bien au-dessus de l'épaule ; les plis vont en biais se perdre à droite sous la jupe Pompadour. Une dentelle à l'encolure dégagée, une autre à la manche où elle fait engageante à partir du coude. Ces charmantes façons viennent de chez M<sup>me</sup> Pelletier-Vidal, où nous avons vu des costumes ravissants ; étoffes et façons charmantes, combinaisons du meilleur goût. Son petit costume d'exposition, fait exprès pour les visites et promenades à l'Exposition, est parfaitement compris comme façon et choix d'étoffe.

C'est une sorte d'alpaca changeant de ton neutre sur lequel la poussière n'aura pas prise ; la façon est simple, la voici : Toujours la sous-jupe en taffetas, c'est plus léger ; au bas un petit plissé frisottant, les lés de derrière montés à fronces serrées sont ensuite plissés, ils s'arrêtent de côté, en redingote, sur le tablier qui est plissé avec des pans-ceinture faits de taffetas quadrillé, frangés au bas. Au corsage genre veste, un fichu en gaze plissé et croisé sous le gilet qui est en taffetas quadrillé avec une petite poche pour le ticket et une autre pour la montre ; le devant veste mobile retourné en revers droit. A la manche, un bouillon quadrillé et au bas un bracelet. Une visite à la rue Duphot, 17, ne sera pas du temps perdu.

Nous avons dit le succès du corset de M<sup>me</sup> Billard, 4, rue Tronchet, succès dû à une coupe parfaite et à l'élégance qu'il donne à la taille. Pour les jeunes femmes, le corset mi-partie à jour, mi-partie à bandes pleines, est des plus pratique ; ces bandes à jour faites d'un quadrillé en caoutchouc, se prêtent à tous les mouvements ; on fait aussi ce corset tout en bandes à jour. L'on ne peut trouver rien de plus léger pour la toilette de l'été, que le corset en gros tulle grec. Le corset en coutil de M<sup>me</sup> Billard est moins cher pour les jeunes filles que pour des dames.

Nous n'avons pas encore parlé de ce soufite de tulle dont se coiffent les jeunes femmes ; ce sera pour notre prochain courrier.

CORALIE L.

VELOUTINE C. FAY

9, rue de la Paix

Pour les soins de la peau du visage nous recommandons la veloutine Fay qui donne au teint de l'éclat et de la transparence. Elle est si fine qu'elle devient invisible en adhérant à la peau. Rien à craindre de son emploi. Le choix d'une poudre de riz ne doit pas être indifférent ; elle peut avoir un pernicieux effet, aussi engageons-nous nos abonnées à s'adresser à une maison connue telle que celle de M. C. Fay, et leur recommandons-nous de se méfier de tous ces produits qui se vendent sous toutes sortes de noms et qui parfois sont très nuisibles.

\*\*\*

ANCIENNE MAISON SAJOU

LEFÈVRE ET CABIN FILS, SUCCESSIONS

74, boulevard Sébastopol

Nos lectrices ont la primeur de ce qui se fait de nouveau en ouvrages de dames ; aujourd'hui nous leur désignerons comme ouvrages sérieux créés par la maison Sajou : des prie-Dieu depuis 15, 18 et 25 fr. ; des chasubles à 22, 30 fr. échantillonnées ; des carrés pour tapis d'église, des lambrequins d'autel depuis 14, 18 et 22 fr. Un choix de fauteuils de tous styles, avec ou sans personnages, au petit point, 35 fr. ; des chauffeuses à 25 fr., et une collection de magnifiques bandes en tapisserie. Nous ne pouvons ici énumérer tous les travaux de fantaisie que nous avons vus, par exemple, les ouvrages à fil tirés en drap percé si fort en vogue, mais la maison Sajou se





COSTUMES DE VILLE DE MADAME BERGER, 72, RUE BLANCHE.

met à la disposition de nos lectrices pour tous les renseignements qu'elles désireraient. Nous appelons leur attention sur le crochet suisse avec protégé-pointe (spécial à cette maison) moyen à 75 cent.

et 1 fr. Le filet, dont la maison Sajou est seule fabricante, se vend au mètre carré et l'on peut en avoir la quantité que l'on désire. Le prix varie suivant la grosseur.

#### Explication des Gravures noires (pages 157 et 159)

##### CHAPEAUX POUR FILLETES ET ENFANTS

*Chapeau pour fillette de 12 à 15 ans.* — Paille brune à passe, ondulant, tendue, en dessous, de velours marron. Sur la calotte, plumes nuancées et nœud en ruban brun.

*Chapeau pour fillette de 10 ans et plus.* — Paillason à

passe avançante, relevée à droite et croquée. Calotte plate entourée d'un ruban noué de coques-éventail. Bruyères et myosotis répandus sur le dessus de la passe, un bouquet en l'air dans le creux fait au bord.



*Chapeau pour fillette de 8 à 10 ans.* — Chapeau en crêpon crème coulé dessus et dessous ; la passe enlevée devant et croquée. Eglantines dominant le bord.

*Capote pour enfant de 2 à 4 ans.* — Surah crème coulé et dentelle au bord de la passe, qui reçoit, dessus, plusieurs choux en comète.

*Chapeau pour fillette de 7 à 12 ans.* — Se fait en gros tulle grec coulé. La passe baissée et le bavolet croqué. Sur le fond, des clochettes et un nœud en ruban.

*Costume en lainage gris-bleu à bordure brochée blanc argent et bleu marine.* — La sous-jupe reçoit, dans le bas, sur la partie légèrement découverte par le drapé de la seconde jupe, une bande brochée. Seconde jupe, avec la disposition mise dans le bas, se fronce et se relève, de chaque côté du tablier, d'un seul pli qui fait retomber l'étoffe. Corsage à taille ronde, pincé de plis, devant

s'ouvre sur un plastron uni à col broché, même broché pour le bord du corsage et le parement de la manche. Ceinture en moire grise fermée par une boucle. Prix : 90 francs.

*Costume de fillette, en cachemire d'été gris-bleu et taffetas quadrillé gris et bleu.* — Jupe plissée et draperie-châle relevée régulièrement sur la tournure arrondie et sous la basque de la veste ; les côtés de la veste sont fuyants, ils s'ouvrent sur un fichu plissé ouvert lui-même sur un gilet en taffetas, les deux perdus sous une étroite ceinture. Revers en taffetas, ainsi que le parement de la manche. Prix : 60 francs.

*Costume pour petit garçon.* — Plastron en drap blanc plissé ; jupe plissée et veste à bord plissé de deux plis. Col rabattu. Le tout en escot bleu. Prix : 30 francs.

### Explication de la Gravure coloriée 4728

#### COSTUMES HABILÉS DE PROMENADE

*Costume genre Henri II en voile crème brodé de soie bleue.* — La jupe, en voile crème uni, est posée sur un dessous de taffetas et finement plissée ; la seconde jupe avec une belle broderie dans le bas et un semé est relevée de côté à la châtelaine et, sur les plis, une poche en uni est chiffonnée en manière d'aumônière, avec une tête ruchée. Le corsage à corselet tendu et à chemisette froncée, a une manche composée de trois bouillons, terminée par un très haut poignet garni d'un bracelet fait d'une bande brodée. Cette bande se retrouve au bord supérieur du corselet, sur la pince, en col droit et en ceinture, celle-ci dépassée par un bouillon-basque qui pose sur la jupe. Bas de soie. Souliers vernis. Gants de Suède. Capeline en paille d'Italie, garnie de roses sur la passe et sous le bavolet.

*Costume en surah rose et dentelle.* — Jupe en taffetas et seconde jupe en foulard finement plissée, garnie, au bas du tablier, de trois volants de dentelle à dents aiguës, rabattant l'un sur l'autre, un ruban de satin blanc noué au milieu fait tête. Redingote plissée très ouverte devant sur un double fichu croisé et plissé pris dans une ceinture en ruban nouée de plusieurs coques. Une pèlerine, composée de deux rangs de dentelle, finit au bord de la redingote, redingote plissée, les plis interrompus, à la taille, par quelques rangs de fronces. Deux dentelles, posées tête contre tête, se mettent au bas de la redingote plissée. Manche large et plissée serrée à un poignet. Capote-toque en dentelle avec fleurs et voilette de dentelle blanche serrée sous le menton. Gants de Suède.

## CAUSERIE

### Le Musée des religions



LORSQUE ces lignes vous parviendront, chères lectrices, le Musée que je signale à votre attention sera sans doute envahi par la foule. J'ai pu, quant à moi, y pénétrer un peu avant le temps, grâce à la courtoisie de son fondateur qui accueillait sans discussion, dès le mois dernier, les visites indiscretes, le merveilleux spectacle qui attirait celles-ci étant déjà complet et en bon ordre. Comment n'eût-il pas été lui-même pressé de jouir du succès de son œuvre ? Au double point de vue de l'art et des idées, la collection que M. Guimet vient de transporter de Lyon à Paris, est assurément l'une des merveilles du moment ; il importe de l'examiner à loisir avant que le grand festival international, à peine ouvert, nous entraîne dans son tourbillon.

Peut-être avez-vous remarqué l'édifice tout neuf qui, flanqué d'une sorte de tourelle, s'est élevé dans

le quartier du Trocadéro, au coin de la place d'Iéna, mais je doute que vous ayez soupçonné que l'Extrême-Orient était enfermé tout entier entre ces quatre murs et que vous pouviez, en une après-midi, y faire le plus curieux des voyages à travers l'Inde, la Chine et le Japon ? Même après le Louvre, même après le British Museum, le musée Guimet apprendra beaucoup de choses aux plus érudits en fait d'archéologie et d'histoire, — d'histoire religieuse surtout. Et ne craignez pas d'avoir quelque peine à comprendre. Des cicerone sont là pour vous éclairer ; les salles, les vitrines se présentent d'ailleurs avec une méthode admirable. Fussiez-vous entrées ignorantes dans cette enceinte mystérieuse, vous en sortirez avec les aperçus les plus clairs sur une antiquité dont la civilisation égala certainement la nôtre si elle ne la surpassa pas. Inutile pour cela de vous attarder dans la bibliothèque de 16,000 volumes qui sert de vestibule au temple ; un guide intelligent se chargera de votre éducation ; mais j'imagine qu'à près l'avoir entendu, vous vous proposerez, comme



moi, d'assister de temps en temps aux conférences spéciales qui, tant que durera l'Exposition, auront lieu dans une salle spécialement affectée à cet usage.

D'abord qu'est-ce que M. Guimet? C'est "un voyageur, un écrivain, un musicien, un archéologue et un industriel tout à la fois. Il possède deux baguettes magiques : un goût très sûr doublé d'une très vive curiosité, une grosse fortune augmentée par le travail et consacrée à la science. Chargé d'une mission dans l'Extrême-Orient, il prit racine dans les pays qu'il visitait, assez longtemps pour en pénétrer les mœurs. L'étude des anciennes traditions de l'Inde, ce berceau du monde, le retint dans la compagnie familière des adeptes les plus savants du bouddhisme; il visita le Japon au moment où les religions furent mises en quelque façon au concours, afin que l'on jugeât quelle était la meilleure, épreuve étrange d'où, pour les classes dites éclairées, un athéisme à peu près absolu est sorti. Le voyageur se mêla au mouvement, fouilla les temples, les dépouilla de son mieux, et revint dans sa patrie avec une cargaison de dieux et de symboles à faire rêver et travailler sans fin les imaginations, avec des charges de manuscrits ornés de dessins plus délicats que ceux de nos manuscrits gothiques, avec des jades, des porcelaines, des étoffes incomparables, bref avec les trésors que je vous invite à contempler dans cette longue suite de galeries où logent quatre religions dérivées l'une de l'autre, mais correspondant chacune à un état de civilisation particulier. Deux d'entre elles se sont conservées jusqu'à nos jours avec de simples modifications de détails et vous y trouverez l'origine de toutes les mythologies.

C'est une Vénus que cette Lakshmi, en bronze, debout sur un lotus qui occupe le milieu de la première salle, mais elle nous fera réfléchir aux manières différentes dont la beauté est comprise sur les divers points du globe. Chacune des personnes divines de la Trimouti indienne, a sa vitrine, renfermant, sous forme de statuettes en bronze, en bois, en marbre peint et doré, les figures d'hommes et d'animaux qui représentent les nombreuses incarnations et métamorphoses de Brahma, de Vishnou et de Civa. Il y a aussi des peintures sur verre et sur toile, des ivoires, des grès, tous curieux, quelques-uns exquis.

Quel est maintenant ce personnage qui reparait à chaque pas, vêtu d'une longue robe et d'un manteau, tantôt assis les jambes croisées et méditant, tantôt tenant à la main le bol à aumônes, tantôt debout dans une attitude de prédicateur, tantôt sur un trône, tantôt sous les traits exténués et avec la maigreur d'un pénitent? C'est le Bouddha, Çakya-Mouni. Né prince, il renonça volontairement à la puissance terrestre pour mener une vie ascétique et réformer la religion qui s'enseigne encore dans les temples d'une architecture si compliquée, dont les diminutifs, en moelle de bambou, nous étonnent là-bas comme un travail de fée, inexécutable pour des doigts humains. Le Bouddhisme Indien, répandu au Thibet, dans le Cambodge, en Chine, etc..., prend dans chacune de ces régions un caractère différent dont témoignent les objets exposés. Je vous recommande au milieu des statuettes curieuses produites par l'art thibétain (il y a une femme, parmi elles,

la princesse Doljang qui, déifiée, porte au milieu du front l'œil de la sagesse, — ceci nous intéresse particulièrement, mesdames), je vous recommande, dis-je, les boîtes à amulettes et le moulin à prière en argent, d'un usage fréquent, paraît-il. Dans l'intérieur du cylindre, se trouve une longue bande de papier roulé sur laquelle sont tracées des prières. Le fidèle tient le manche de la main gauche et, au moyen d'un bâton, imprime au moulin un mouvement de rotation qui équivaut à la lecture complète des paroles écrites sur plusieurs mètres de longueur. Hélas, méfions nous en tous lieux des prières machinales auxquelles le cœur et l'attention n'ont point de part!

Telles ne sont pas celles de ce vertueux personnage, à neuf têtes superposées, qui tient un lotus, un chapelet et d'autres attributs de méditation, Ken-Rési lequel, dévoré par le chagrin en contemplant les misères humaines, fit le vœu de délivrer ses frères de l'enfer. Il prie pour cela sans relâche; une fois sa tête s'est brisée de désespoir, mais, des débris, neuf têtes nouvelles sont sorties qui conservent la mémoire d'une promesse divine : Ken-Rési sait que son vœu s'accomplira dans la suite des temps, qu'il aura la consolation de conduire les hommes au salut.

Les Bouddhas de la Birmanie sont dorés, incrustés de pierres précieuses, couverts de bijoux; évidemment la religion, moins spirituelle ici que dans l'Inde, est accompagnée d'un plus grand luxe. Somptueux aussi le bouddhisme chinois dont les spécimens m'ont paru d'un extrême intérêt. Kouan-Yui, le dieu compatissant et sauveur, est représenté parfois avec seize et dix-huit bras portant des attributs symboliques, parfois assis sur le lotus et enseignant, parfois même sous une forme féminine, voilée, son fils sur ses genoux et rappelant nos images de la Vierge avec l'enfant Jésus, si bien que l'on pense aux admirables aperçus de M<sup>me</sup> Swetchine sur la révélation dont elle trouvait des traces dans toutes les religions, attestant le christianisme avant sa venue et nous en donnant le reflet altéré mais encore reconnaissable, comme si Dieu n'eût voulu refuser à aucune de ses créatures un pressentiment de la vérité.

Quels fins spécimens de l'art chinois que ces groupes à nombreux personnages sculptés dans une seule racine de figuier, que ces chapelles de bois travaillé, aux ornements multiples! Le Bouddha est environné partout de personnages et d'animaux sacrés, d'instruments qui servent dans les cérémonies religieuses, etc. Trois figures en particulier représentent les diverses phases de son existence : 1<sup>o</sup> Naissant et montrant d'une main le ciel, de l'autre la terre; 2<sup>o</sup> Pénitent presque à l'état de squelette, sur le point de toucher à la perfection; 3<sup>o</sup> Transfiguré, beau et calme, dans le Nirvana, le Paradis hindou. Mais il n'est pas toujours aussi imposant; on le voit enfant, exécutant des gambades et, une fois, coiffé du tricorne, vêtu à la hollandaise; peut-être, en ce cas, est-ce une caricature des missionnaires d'Europe, par les Chinois. Qui sait? Il y a bien, dans l'incomparable galerie des jades, des émaux, des costumes historiques, une tenture en satin où sont





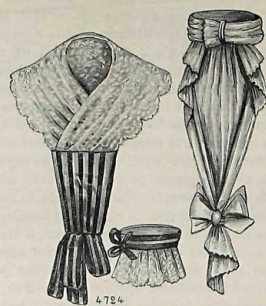
Costume en faille vert pâle à rayures et faille uni.  
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

*Costume en faille vert pâle.* — Le devant de la jupe en rayé, les lés de derrière en uni; au tablier quelques plis perdus à la taille. Corsage en tissu rayé pris dans une ceinture en uni, drapée à pointe et fermée derrière par une agrafe plate. Autour du décolleté arrondi, une dentelle en berthe faisant pointe au milieu. Sur l'épaule, dentelle soulevée par un nœud et chiffonnée en coquille. Un biais à l'entourure.

*Berthe pour corsage décolleté.* — Une dentelle crème montée à un biais de gros tulle couvert par une ruche effilochée en taffetas, se termine devant en spirale, le bas piqué d'un flot de ruban et de branches de fleurettes, flot de ruban piqué derrière, à l'épaule. Au gant long, deux bracelets ruchés.

*Fichu avec plastron et la manchette.* — Fichu en tulle brodé festonné au contour; se ramasse de plis et se croise sous un plastron en gaze rayée rose ancien et bleu pâle, qui se termine par des coques. La manchette se compose d'une dentelle froncée à un poignet en gaze.

*Col-plastron en gaze crème.* — Plastron froncé à un col-cravate plissé, dont un bout festonné passe dans



Fichu avec plastron et la manchette.



Berthe pour corsage décolleté.



Costume en lainage gris de M<sup>me</sup> Brun-Cailleux.

*Costume en lainage gris.* — Jupe en lainage garnie de deux cercles en ruban de moire noire; à la blouse, trois cercles. De chaque côté du tablier, quelques plis groupés, ceux de droite relèvent un peu le bas de la jupe. Le corsage est légèrement ouvert sur un plastron en faille grise à col droit; froncé à l'épaule, le



Mantel-visite de Mademoiselle Thirion.

côté gauche enfirme le droit froncé de même et vient s'arrêter à la taille à droite. Trois cordelières s'étagent à la taille; fixées à gauche par une jolie plaque, elles s'agrafent à droite sur les plis. À la manche, un parement en faille.

*Mantel-visite.* — Dos en pointe, dentelle plissée comme les côtés du devant; col-



Costume de dîner en bengaline à bouquets et rubans rose et vert ancien.  
De Madame Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré.  
Robe en dentelle noire de Madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

revers en ottoman. Manche flottante en tulle plissé garnie d'une pluie de jais. Pans chiffonnés dans une traverse sous laquelle s'agrafe le côté gauche du devant.

*Costume de dîner en bengaline et ruban vert et rose.* — Lés de derrière plissés, ceux de côté et du devant froncés et bordés d'une dentelle, sont traversés par des rubans roses et verts enroulés et drapés qui se fixent, à gauche, sous une chute de coques alternées, des mêmes nuances. Corsage à pointe, ouvert sur une chemisette en tulle plissée; dentelle au bord. Jockey plissé bordé de dentelle à la manche qui s'arrête au-dessous du coude et dont le bas est

garni extérieurement d'une draperie de tulle brodé et intérieurement d'une traverse verte de laquelle sort un revers rose.

*Robe en dentelle noire.* — Sous-jupe en taffetas; traîne arrondie couverte de dentelle plissée, les plis serrés à la taille. Devant plusieurs étages de dentelle drapés en dents et piqués irrégulièrement de frange et de plaques en perles de jais. Le plastron d'effilé de jais, plus découvert à droite qu'à gauche; la draperie s'arrête en biais dans une ceinture en dentelle drapée. Bouillon à la manche et parement ouvert en dessus.



brodés huit dieux secondaires en habits du temps de Louis XV! Ces travestissements se retrouvent plus souvent encore sur les porcelaines défilées à l'Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle.

On sait qu'il y a deux religions en Chine, outre le bouddhisme qui lui est commun avec l'Inde : le Confucianisme et le Taoïsme. La première, fondée par Confucius, cinq siècles avant J.-C., n'est guère qu'une très sage philosophie; le seul culte qu'elle autorise est celui des ancêtres; la vitrine qui lui est consacrée ne renferme donc guère que des vases servant aux sacrifices, en l'honneur des parents morts, et aux ablutions qui les accompagnent, — quelques ornements de tombeaux, d'une belle pierre transparente nommée pierre de lard, — des brûle-parfums, des coupes et des tablettes.

Le Taoïsme, qui s'ouvre aux superstitions et aux idolâtries de toute sorte, fournit en revanche, au musée, une ample provision d'emblèmes et de statuettes: les dieux stellaires figurant telles étoiles, telles constellations qui sont censées le domaine des saints, les personnifications expressives des éléments et des forces de la nature, les héros d'une foule de légendes, des fétiches, des amulettes innombrables.

Mais c'est le bouddhisme japonais qui est encore le plus brillamment représenté. Attendez-vous à passer des heures dans l'exploration de tous les étages des dieux, où vous ferez de curieuses rencontres. C'est là que les personnages à six têtes et vingt bras ne sont pas rares, que la caricature se mêle partout à la dévotion, que l'enfer et le paradis apparaissent sous des aspects imprévus. Le groupe divin le plus choyé des Japonais est celui des dieux du bonheur, dont on vous racontera la légende, avec beaucoup d'autres que je me retiens à grand-peine d'enregistrer. Il nous faut vite monter voir les peintures de M. Régamey qui, attaché à la mission scientifique française, a fixé dans quelques grandes toiles, hardiment brossées, les paysages japonais les plus caractéristiques et des scènes de mœurs telles que celles-ci : l'incinération d'une femme à Bombay, — le mari allumant sa cigarette au bûcher, après s'être acquitté consciencieusement des lamentations d'usage; — un sacrifice fait à la déesse de la terre, auto-da-fé de bonshommes en papier qui ont remplacé les victimes humaines; on fait brûler ainsi les silhouettes découpées des personnes auxquelles on veut du mal, et les ingénieurs français sont parmi celles-ci en grand nombre. Le temps nous manquera pour visiter les dieux égyptiens, notamment les Isis trouvées en Europe (Italie et midi de la France), et pour rechercher comment ils furent importés si loin de leur berceau d'origine. Je vous laisse au seuil des galeries de la céramique où vous

verrez les progrès et les développements d'un art, relativement déchu aujourd'hui, mais dont le passé est si grand que toutes les ressources de notre industrie moderne ne peuvent arriver même à l'imiter. Les couvertes *flambées, grand feu* par M. Deck, si belles qu'elles soient et si glorieuses pour notre manufacture de Sèvres, n'atteignent pas à ce qu'on faisait en Chine il y a des siècles. Plusieurs empereurs ne dédaignèrent point de participer à la fabrication de la porcelaine, réunissant avec un soin infini les fleurs qu'ils voulaient faire reproduire, et parfois ajoutant des inscriptions en vers à la peinture. Le nom de l'empereur Kien-Long, un grand guerrier, est resté célèbre comme nom d'artiste et de poète.

Avant de prendre congé des *familles* bleues, roses, etc., des jades rouillés et autres, des émaux et des pierres de lard, laissez-moi vous répéter le mot très spirituel d'un Chinois. Il date déjà de six semaines, mais il sera ici néanmoins de circonstance.

C'était au bal d'enfants donné par M. Cernuschi, le grand collectionneur, qui possède, lui aussi, une partie de l'Inde et du Japon, sous forme de bibelots sans prix. Il a, entre autres, l'un des plus grands Bouddhas connus, une statue de bronze magnifique et gigantesque; or, autour de cette placide figure de contemplatif perdu dans ses rêves, une ronde endiablée de polichinelles, d'arlequins, de pierrettes, de petits chaperons rouges, de mousquetaires, tournait vertigineuse. Un poète qui se trouvait là et qui avait improvisé, sur cette fête de la jeunesse au milieu des débris d'une solennelle antiquité, le plus charmant des sonnets, que plusieurs journaux ont répété, demanda au général Tcheng-King-Tong, présent, lui aussi, à la farandole, s'il ne trouvait pas irrévérencieuses et choquantes ces gambades autour de son dieu.

— Oh! dit en souriant l'aimable Chinois, cela ne tire pas à conséquence. Le Bouddha, ici, est en vil-légiature!

Saviez-vous que les habitants, — lettrés bien entendu, — du Céleste-Empire ont plus qu'aucun peuple le goût des mots fins et brillants, le don de l'à-propos, de la repartie?

Les hommes s'exercent assidûment à ce genre d'esprit dans la conversation qui est un de leurs grands plaisirs. Ils ont même le tort d'y introduire trop volontiers le calembour auquel leur langue se prête tout particulièrement.

Cette race jaune va peut-être hériter d'une réputation d'esprit qui fut la nôtre pendant des siècles. Dieu sait tout ce qu'elle nous prendra avec le temps, après nous avoir légué tant de choses!

T. B.

## PENSÉES ET MAXIMES

Les effets de la faiblesse sont inconcevables, et je maintiens qu'ils sont plus prodigieux que ceux des passions les plus violentes.

(DE RETZ.)

\*\*\*

Toute étude qui ne contribue pas à nous rendre plus gens de bien, ne mérite pas le nom de philosophie.

(BOLINGBROKE.)



# La Fille du Cacique

(SUITE)

V



PERRINE avait l'abord peu engageant.

C'était une grande femme maigre, avec des bras démesurément longs qu'elle remuait en parlant. Son visage osseux, son nez pointu, sa peau brune et ridée, sa mâchoire un peu forte, ses yeux bruns percés en vrille, son air rude ne prévenaient pas en sa faveur.

Coiffée d'un bonnet blanc d'où s'échappaient des bandeaux gris ébouriffés, elle portait un caraco noir qui faisait ressortir ses épaules carrées et son buste plat ; une jupe de couleur indéfinissable, des chaussures en feutre sans talons, complétaient son costume ordinaire dont l'élégance laissait fort à désirer.

Elle paraissait pourtant, dans sa simplicité, d'une propreté irréprochable. Suivant son expression : *elle ne pouvait pas vivre dans un air pas propre.*

Son verbe était haut, vif, imagé ; elle ne manquait pas d'esprit naturel. Très alerte, un peu brusque dans ses mouvements, sans aucune des grâces de la femme, elle était profondément dévouée.

Elle connaissait la peine, ayant eu l'enfance si dure des filles de pêcheurs ; le travail ne l'effrayait jamais, au contraire, et la misère des autres l'attendrissait toujours.

Elle parlait souvent toute seule, en faisant demandes et réponses à la fois ; pour s'excuser de ses vivacités, qu'on lui reprochait quelquefois, elle avait une phrase qui désarmait ses maîtres :

— Que voulez-vous que j'y fasse ! Est-ce de ma faute ? Pourquoi mes parents m'ont-ils nourrie avec du lait de chèvre ?

Très pieuse, elle n'eût pas manqué, un jour de sa vie, de réciter son chapelet après dîner en tricotant ses bas, et gare à qui l'interrompait ! Elle se fâchait tout rouge.

Tous les ans, à la Chandeleure, elle brûlait la moitié d'un cierge pour avoir des *chances* et suspendait le reste à demi consumé au-dessus de son lit pour l'allumer les soirs d'orage, quand le tonnerre éclatait.

Elle gagnait trente-cinq francs par mois, depuis son entrée dans la maison de M. Martini. Un jour son maître lui en avait proposé quarante ; elle s'en était indignée :

— Pour qui monsieur la prenait-il, pour lui faire un affront pareil ?...

Elle avait servi d'abord chez les parents de M<sup>me</sup> Martini, l'avait connue jeune fille et l'aurait suivie jeune femme jusqu'au bout du monde. Elle pleurait encore « sa madame chérie » et reportait ses tendresses sur Georges qu'elle avait vu naître.

La maison était devenue la sienne ; aussi les

moindres changements dans les habitudes de cet intérieur la mettaient-ils en révolution.

Pénétrée de respect pour ses maîtres, elle passait alors sa colère sur ses casseroles et bousculait tout dans sa cuisine.

L'arrivée si fortuite de Mariquita l'exaspéra.

Généreuse au fond cependant, elle ne pouvait s'empêcher d'admirer l'acte de M. Martini, aussi ayant promis de garder la petite, la soigna-t-elle admirablement.

L'absence de M. Martini et de Georges dura huit jours ; ils visitèrent Guérande et, pénétrant dans le Morbihan, allèrent jusqu'à Auray. M. Martini, d'une religion élevée, avait voulu voir le sanctuaire célèbre de Sainte-Anne et s'associer en même temps aux plaisirs de Georges que les bords enchanteurs de la rivière d'Auray et les fameuses plaines de Carnac avec leurs pierres druidiques intéressaient vivement.

Mariquita, pendant ce temps-là, vécut avec Perrine et sa sœur, riche d'une « *ribambelle d'enfants* » que leur tante appelait « *les Fléaux*. »

Les *fléaux* (quatre garçons et trois filles !) s'en allaient tous les matins à l'atelier ou à l'école, après l'écuellée de soupe et la prière faite en commun devant le crucifix, en faïence de Quimper, qui surmontait le bahut de chêne.

Seule, la plus jeune des filles, qui marchait à peine, restait à la maison, trébuchant dans les jambes de sa tante Perrine dont elle était la protégée.

La mère élevait vaillamment toute sa marmaille, pendant que le père naviguait à la grande pêche, sur les bancs de Terre-Neuve où *sombrent tant de bateaux* dans les brumes impénétrables et glacées.

Mariquita fut logée dans la chambre de Perrine dont les meubles de bois blanc verni reluisaient comme des glaces.

La vieille domestique la dorlotta par devoir et par conscience. N'avait-elle pas promis à son maître qu'elle s'occuperait « de cette négresse tombée des nues ? »

Les journées parurent bien longues à la jeune fille qui allait constamment de la maison au quai et du quai à la maison.

Elle devina les sentiments de Perrine qui avait assurément le droit de la considérer comme une intruse quoique n'en laissant trop rien paraître, et ne put se faire à sa tutelle. Aussi prit-elle le parti de simuler une ignorance complète de la langue française, et tout en écoutant les allusions souvent peu charitables que les enfants faisaient à ses infirmités, elle eut la constance de rester muette.

Le retour de M. Martini et de Georges arriva pour elle comme une délivrance ; elle manifesta sa joie avec une exubérance naïve qui les toucha tous deux. Elle retrouva alors sa langue, à la stupéfaction de la famille de Perrine et des *fléaux*, « qui n'en revenaient pas de sa malice ».



Perrine comparut pour rendre compte de son mandat.

— Pour une drôle de fille, dit-elle à ses maîtres avec de grands gestes, c'en est une drôle! Pour sûr que j'étais prête à tomber à la renverse en l'entendant, tout à l'heure, vous répéter : « Ah! que je suis heureuse... Ah! que vous êtes bons!... Ce jour est beau pour moi!... » des phrases de *compliment*, quoi! Où les a-t-elle pêchées? Ici on la trouvait muette comme un galet! Pas méchante pourtant, malgré ses regards noirs. Elle voulait m'aider à faire le ménage, mais c'est si maladroit! Fallait pas que les mioches s'approchassent trop d'elle, elle vous prenait d'un air! Un air de princesse Bamboula, quoi! L'ainé des *fléaux*, Pierre, lui a, histoire de rire un peu, passé la main sur le dos. Il a reçu une gifle, mais une gifle qui lui a fait voir à la fois trente-six mille chandelles! On ne croirait pas qu'elle a autant de poigne! Il est parti tout penaud, c'était bien fait pour lui, je le lui ai dit. Alors elle a ri aux éclats en montrant ses dents blanches, des dents de cannibale, quoi! Souvent elle allait s'accroupir par terre dans l'église, restant sur ses talons ou baisant la terre en pleurant; ou bien elle errait sur la plage chantant à corps perdu des chansons sauvages. Voilà... Elle ne se plaindrait pas de moi, je suppose. Mais, monsieur, pour un drôle d'oiseau, c'est un drôle d'oiseau... Elle n'a peur de rien, et quand elle veut quelque chose faut pas lui résister!

— C'est bien, ma bonne Perrine, c'est bien! repartit M. Martini en interrompant la trop loquace gouvernante.

Puis, se tournant vers Georges :

— Elle est, en effet, un peu sauvage, notre cholita, mais nous l'appriiviserons...

## VI

M. Martini habitait à Paris un élégant hôtel de la rue d'Assas. Les fenêtres des mansardes transformées en atelier par Georges, avaient vue sur le jardin du Luxembourg.

Ce quartier, cher aux gens de lettres et aux artistes, est assez retiré et leur permet de travailler sans être troublés par les agitations de la capitale.

M. Martini était venu s'y réfugier après la mort de sa femme; quelques mois de séjour au centre de Paris avaient suffi pour lui faire prendre en horreur ce mouvement perpétuel de la foule égoïste, affairée, où les gens qui souffrent se sentent si déplacés. Il lui fallut une retraite à lui, si cruellement éprouvé, mais une retraite digne de la haute situation qu'il avait occupée et de sa fortune; le voisinage d'un grand jardin lui parut aussi bien nécessaire pour les promenades de l'enfant qui devait résumer à l'avenir toutes les affections de son cœur.

La maison de la rue d'Assas réunissait à merveille les conditions désirées.

M. Martini s'y installa avec Georges, Perrine et les autres gens de sa maison sur lesquels la vieille bretonne exerçait une autorité marquée. Pour le maître, il n'y avait que Perrine; sa confiance en elle était absolue.

L'aménagement de l'hôtel rappelait les habitudes des pays chauds; l'antichambre, très vaste, était remplie de chaises longues, de fauteuils en rotin de toutes formes sur lesquels se prélassaient volontiers les nombreux camarades de Georges, les *rapins*, comme les appelait irrévérencieusement Perrine. Le cabinet de travail de M. Martini, d'une sévérité excessive, était un chef-d'œuvre de bon goût; les meubles en bois de fer sculpté venaient de l'Equateur.

Le salon était originalement arrangé à l'orientale : panneaux de glace, boiserie peinte avec brio par Georges, tentures largement drapées, une profusion de palmiers, des objets d'art, bronzes et ivoires semés partout, un piano et un énorme divan sur lequel plusieurs personnes pouvaient s'étendre côte à côte pour causer, en s'accoudant sur des piles de coussins.

Ce luxe plut à la jeune fille; elle aimait les couleurs vives et ne put jamais comprendre, malgré les explications de Georges, le charme qu'il trouvait aux meubles anciens et aux tapisseries fanées qui ornaient son atelier de peintre.

Sa chambre, contiguë à celle de Perrine, était située au même étage que cet atelier; Mariquita pouvait apercevoir de là les massifs de lilas, les marronniers aux larges feuilles découpées, les pelouses soignées, et toute cette verdure lui parut superbe. Elle n'avait connu, dans son pays, que les immenses plaines de sable dont les nappes couvrent tristement toute la côte péruvienne.

En entrant dans la pièce qui lui fut attribuée, elle courut à la croisée.

— Qu'on est bien ici! dit-elle à M. Martini; puis, se retournant, elle ajouta avec élan : — On est toujours bien auprès de vous!

— Tant mieux! ma fille, si vous êtes contente, car il va falloir vous acclimater... J'ai reçu, ce matin, quelques réponses aux lettres que j'avais écrites pour vous à mes amis d'Amérique; la guerre, une guerre fratricide, désole toujours le Pérou. On ne peut me renseigner sur votre famille.

Mariquita croisa ses deux mains sur sa poitrine et soupira.

— J'en suis triste et heureuse à la fois, répondit-elle. Je savais mon père et ma mère disparus à tout jamais! Le reste de ma famille s'intéresse peu à moi et ne me connaît pas, d'ailleurs; vous m'êtes plus cher que tout au monde, maintenant!

Elle s'arrêta, tout émue...

Perrine fut chargée d'organiser, de parer le petit domaine de Mariquita. Elle fouilla dans toutes les armoires pour découvrir des rideaux, des portières, des bibelots... Mariquita la gronda : — Je suis une pauvre fille, disait-elle, je n'ai besoin que d'un lit pour dormir et de cette chaise en bambou.

— Est-elle *fiérote*, cette petite! pensa Perrine. Vous ne pouvez pourtant pas vivre ici, à la sauvage! il faut des rideaux aux fenêtres!

— A quoi bon? ils me cacheraient les beaux arbres du Luxembourg.

— Je vous dis que des croisées non garnies, c'est malpropre!



Et la vieille têtue vint à bout de la résistance de la jeune fille.

La question des toilettes fut l'occasion de nouveaux orages. La cholita ne voulait pas adopter les modes européennes; elle ne revêtit qu'avec beaucoup de peine un costume des plus simples.

— Je suis horrible ainsi! disait-elle. Il n'y a que le *poncho* qui m'aïlle.

— Qui vous aïlle! qu'est-ce qui *vous aïlle*? répliqua durement la Bretonne. Votre accoutrement de bohémienne peut-être? Ces loques rouges que vous avez dans votre *baluchon*? Et ces deux joujoux, est-ce pour suspendre à votre cou?

Ces prétendus jouets qui intriguaient tant Perrine et que Mariquita avait rapportés du Pérou, étaient de très petites figurines en métal, l'une en argent, l'autre en bronze, spécimens de l'antique civilisation des Incas, fort recherchés par les collectionneurs qui font des fouilles dans les tombeaux des anciens Indiens de la côte; ils représentaient tout le bien que la pauvre enfant avait pu emporter de la maison paternelle; sachant que ses parents y attachaient un grand prix, la cholita, dans ses jours d'extrême détresse, ne songea même pas à vendre ces objets; elle les gardait sur elle, la plupart du temps, soigneusement enveloppés dans un petit sac en peau de vigogne.

Mariquita conserva toujours ainsi les amulettes que Perrine appelait ses « joujoux » sans se douter qu'elles devaient jouer un rôle important dans son existence.

La vieille bonne n'admettait pas que la cholita s'habillât d'une manière excentrique.

— Je n'ai jamais été bien, moi, lui disait-elle. Un vrai manche à couteau, quoi! mais je me suis toujours mise décentement et personne, dans la rue, ne remarque mon vestiaire. Vous voulez vous habiller comme en carnaval.

— Vous n'y connaissez rien!

— Plus que vous dans votre île sauvage!

Perrine avait une idée des plus vagues du Pérou...

Mariquita, cette fois, se fâcha bien fort. On insultait sa patrie! Elle se mit à parler en espagnol avec volubilité. La servante prit ce discours pour un tissu de sottises; elle se trompait, la jeune fille se contentait d'envoyer à sa terre natale des exclamations de tendresse et d'admiration.

« Oh! terre du soleil, des chants joyeux... pays des lumières et des nuits rayonnantes de clarté, je t'aime et je te défends! »

Perrine, épouvantée par cette ardeur, par ces cris inconnus, s'enfuit dans sa cuisine en grommelant.

— Voilà encore la bamboula qui recommence! j'ai été trop loin... je ne me suis pourtant pas flattée en lui parlant de moi. Tant pis! après tout, si elle a l'air d'une mascarade. Je m'en lave les bras! j'ai fait mon

devoir! Je me suis bien un peu fâchée, mais je n'ai pu me retenir; c'est le lait de chèvre!

— Qu'arrive-t-il donc, Perrine? dit Georges en entrant.

— M. Georges, c'est le lait de chèvre dont m'ont nourrie mes pauvres défunts parents qui bout dans mes veines quand Mariquita a ses idées de négresse!

— Ne te tourmente pas, ma bonne, répliqua le jeune homme, elle *blanchira*!

Il se dirigea vers le cabinet de son père.

M. Martini, qui lisait, accoudé sur son bureau, ferma son livre en entendant le pas de son fils.

— Et les travaux, Georges?

— Je vais m'y remettre, père, je reprendrai mes pinceaux avec un vrai bonheur. C'est si bon le travail! les heures passent si vite ainsi! Une fois l'œuvre commencée, si l'on s'arrête pour se reposer, la pensée suit son cours, l'esprit reste rempli, l'intelligence est toujours en éveil; cette joie de la recherche, cette préoccupation constante de l'art créateur, c'est ma vie. Je t'assure que, même en me promenant, je ne perds pas une minute; il y a des attitudes que l'on remarque au vol, des tons que l'on attrape au passage et dont les yeux gardent l'empreinte. Ici, à Paris, c'est l'homme que j'étudie. Quand nous irons en Amérique, je ferai du paysage. Oh! les horizons, les ciels, cette note ardente des pays chauds, comme je les rendrai! La lumière à Paris est bien terne, mais en revanche, je l'avoue, les maîtres de l'art y sont étincelants de verve; je n'aurais pu trouver nulle part la direction, l'impulsion auxquelles j'obéis dans ce milieu fortifiant. Décidément, la vie sans travail serait insupportable. Le travail *c'est le but*!

— Non mon fils, répondit gravement M. Martini, *c'est le moyen*. Le but est plus haut!

— Je le sais, père, répliqua Georges avec soumission; tu as raison, et je partage ta foi.

Puis, reprenant joyeusement:

— Entends-tu? Ce sont les échos de la musique de la garde républicaine? Mais oui, nous sommes bien à vendredi... Elle joue la marche indienne de Sellenick. Regarde donc, la pépinière est déserte, toute la foule s'est portée près de la fontaine de Médicis pour mieux écouter. Si nous y conduisions Mariquita?

La jeune fille apparut au même moment.

Elle avait bien un peu écouté derrière la portière, mais c'était involontairement. Si elle était venue là, c'était pour admirer le père et le fils à la dérobée, par une fente du rideau. A la vérité, elle les admirait tous les jours, tandis qu'elle tenait Perrine en médiocre estime.

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4728

Et le Patron découpé du Corsage-corselet, genre Henri II, de la gravure coloriée de ce numéro.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

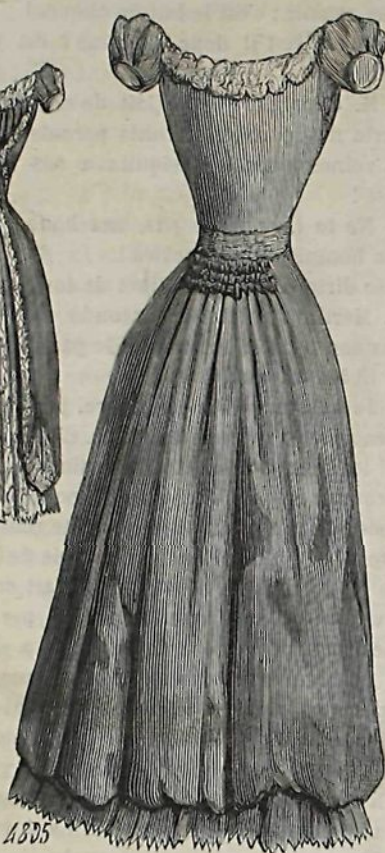
Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





4895

Costume de soirée en surah et dentelle.  
De Mademoiselle Thirion.



Costume de soirée. — Première jupe en taffetas; la seconde jupe en surah froncée en bouillon à son bord inférieur, qui retombe sur un volant déchiqueté. Les de derrière froncés au-dessous de la taille. Le devant est ouvert sur un tablier en dentelle chiffonnée en spirale et qui fait plastron. Façon princesse avec des revers plissés et une garniture de dentelle au grand décolleté. Une manche courte bouillon.

Costume en mohair vert ancien et faille, même tissu fleuri pour les garnitures. Sous-jupe en taffetas couverte, derrière, d'un lé plissé en faille; autre plissé à gauche, au bas de la jupe; tout le haut caché par la grande draperie qui fait à la fois le devant du corsage et le tablier; draperie relevée irrégulièrement, à droite, sous le lé de côté, qui tombe droit à gauche, sous la bande de



4896

Costume en mohair de Madame Pelletier-Vidal,  
17, rue Duphot.



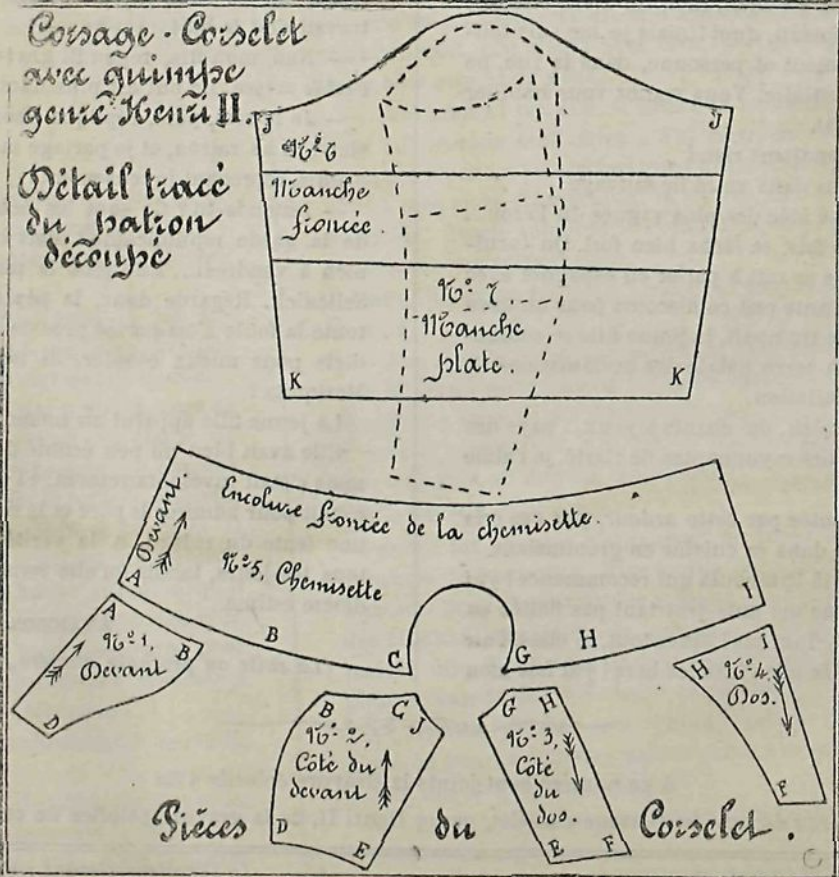
tissu fleuri, qui termine le lé de côté. Le côté droit du corsage, en tissu fleuri, se perd sous la draperie; une pièce en uni, montée à un coldroit, complète le corsage, dont le dos princesse se chiffonne de plis en se prolongeant en large spirale de chaque côté du plissé. Un jockey de faille à la manche plate; un poignet au bas.

Explication  
du  
Patron découpé

Corsage de la 1<sup>re</sup> figurine de la gravure coloriée. — Ce corsage se compose d'un corselet et d'une chemisette froncée. — N° 1. Devant du corselet. — 2. Côté. — 3. Côté du dos. — 4. Dos. — 5. Chemisette froncée. — 6. Manche froncée. — 7. Manche plate. Le détail tracé montre comment doivent être réunis corselet et guimpe. La guimpe se taille en biais pour le milieu du dos, droit fil devant et sans couture sur l'é-

Corsage - Corselet  
avec guimpe  
genre Henri II.

Détail tracé  
du patron  
découpé



paule. Réunir les pièces composant le corselet. Monter la guimpe après l'avoir froncée à son bord inférieur, diviser les fronces comprises entre les coches qui correspondent aux lettres de raccord du détail. Froncer l'encolure. La manche froncée se compose de trois bouillons. Après avoir fait la couture de réunion de la manche large, il faudra la poser sur la manche plate et l'épauler, en suivant les distances données par la roulette sur la manche plate. On divisera la manche large en deux bouillons par des fronces, et, sur ces fronces, on fera un point devant en prenant la manche plate. Le bouillon, qui dépasse la ceinture, doit avoir 14 cent. dans toute sa hauteur; plié, il n'aura plus que 7 cent. et 1 m. 40 de longueur totale. Chemisette et manche emploient 2 m. 30 d'étoffe en 1 mètre de large. Le corselet, 1 mètre.





## Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne 48

Costumes de M<sup>me</sup> PELLETIER-VIDAL 17, r. Duphot - Chapeau de M<sup>me</sup> HÉLÈNE 20, r. des Pyramides - VELOUTINE FAY, 2, r. de la  
 Poise - Etroffes et foulard de la C<sup>ie</sup> DES INDES 27, r. du 4 Septembre - Machine à coudre de la M<sup>me</sup> H. VIGNERON 70, B<sup>te</sup> Sebastopol.